

Initiations féminines en Afrique traditionnelles : un miroir des aspirations féminines universelles ?

Introduction

Entre le 18ème et le 20ème siècle, les initiations des femmes sur le continent africain ont intéressé surtout trois milieux : les anthropologues ou ethnologues qui regardaient ces initiations comme une « curiosité » à étudier ; les confessions chrétiennes qui évangélisaient l'Afrique et trouvaient dans ces initiations un problème de morale à résoudre ; et enfin l'administration coloniale et postcoloniale qui sont jusqu'aujourd'hui sous la pression des ONG de défense des droits humains pour voter des lois qui interdisent ces initiations, par ce qu'on estime qu'elles sont rétrogrades. Vers la fin du 20ème siècle et en ce 21ème siècle, les initiations féminines sont devenues un débat public très médiatisé et mondialisé, à cause des violences faites à la femme qui caractérisent ces initiations dans quelques ethnies de certains pays africains.

Mon objectif ici n'est pas d'entrer dans ce débat des Eglises et des défenseurs des droits humains. Je me situe dans l'optique anthropologique et je vous propose que, ensemble, nous fassions l'effort d'écouter l'expérience vécue par les femmes qui ont conçu ces initiations. Pourquoi les écouter ? Mon hypothèse est que les rituels d'initiation qu'elles ont conçues mettent en lumière des problématiques qui touchent profondément l'être féminin. La manière de gérer socialement les défis perçus comme spécifiques à féminité, à travers les rituels d'initiation qu'elles ont inventés, peut être discutable aujourd'hui, mais les questions qu'elles posent à travers ces choix discutables peuvent nous rejoindre aujourd'hui.

Mon exposé aura deux parties. Dans un premier temps, je décrirai rituels d'initiation féminines de l'Afrique traditionnelle, dont les anthropologues ont pu recueillir quelques témoignages. Je le ferai en essayant de nous aider à sentir un peu ce que ces femmes sentaient.

Dans un deuxième temps, je les situerai par rapport à d'autres types d'initiations féminines traditionnelles, pour soulever quelques questions qui peuvent nous aider à réfléchir sur nous-mêmes aujourd'hui à partir de ces expériences de l'Afrique traditionnelle.

I. Description de quelques rituels d'initiation féminines dans l'Afrique traditionnelle

Dans les milieux des anthropologues, on appelle « rituel d'initiation » un ensemble complexe de plusieurs rites qui se complètent les uns les autres, et qui ont un objectif précis. Par exemples : faire entrer les adolescents dans le monde des adultes, ou préparer une personne à assumer des fonctions royales, ou entrer dans une confrérie, ou entrer dans un nouveau statut de vie, etc.

Tous ces rituels font passer les personnes en initiation par au moins une triple expérience. D'abord l'acquisition d'un nouveau savoir, généralement accompagné d'un savoir-faire permettant à la personne initiée d'être plus performante qu'avant d'entrer en initiation. La deuxième expérience au cours de toutes ces initiations est la mise en valeur du corps comme lieu de positionnement dans la société et par rapport au monde invisible, à travers beaucoup de gestes symboliques touchant directement le corps humain. La troisième expérience est celle du passage par des épreuves impliquant une souffrance atroce, qu'on doit vaincre par la volonté et la ténacité, sinon on en meurt. Et ne sont respectés dans la société que ceux et celles qui ont survécu à cette épreuve. Cette dynamique se retrouve dans toutes les initiations dans l'Afrique traditionnelle, que ce soit pour les hommes ou pour les femmes.

Je vais prendre comme point de départ ici les rituels à la puberté, pour faire entrer les adolescentes dans le monde des adultes. Et j'insisterai sur les éléments qui se retrouveront plus tard lorsque ces femmes perdront leurs maris et sont introduites dans le statut de veuves. J'ai étudié 5 rituels trouvés dans les manuels d'anthropologie et dont j'ai pu vérifier plus ou moins la véracité et surtout la survivance dans les milieux ruraux africains aujourd'hui. Ces rituels ont des durées variables : entre une semaine et plusieurs mois ; on isole les filles soit dans une case, soit dans la brousse.

Nous allons maintenant suivre le tableau qui vous a été distribué. Les noms de ces rituels et régions d'origine figurent dans la colonne F. Commençons par les points communs à tous les rituels étudiés ici.

Colonne A : Un premier élément commun à toutes ces initiations est l'école de savoir : on donne aux adolescentes des connaissances générales suffisantes pour jouer correctement le rôle défini par la société : compétence dans la gestion du ménage et dans la maîtrise des traditions, car c'est le rôle qui était défini à cette époque. La femme est celle qui transmet les éléments de base de la tradition à ses enfants et on veille à ce qu'elle soit suffisamment instruite sur ce qu'elle devra transmettre à ses enfants par la vie quotidienne. Dans certaines ethnies, on apprend aux filles, durant l'initiation, les généalogies, les symboles sacrés, les danses sacrées, les tambours sacrés, etc.

Colonne B : Dans un contexte où il n'y avait pas toutes les facilités hygiéniques que nous avons aujourd'hui, les sécrétions vaginales étaient un grand problème et il fallait absolument apprendre comment les gérer. C'est pour cela qu'on trouve dans toutes les initiations féminines dans l'Afrique traditionnelle, l'apprentissage de la toilette intime : les femmes plus âgées apprennent aux adolescentes garder le vagin non puant et propre en permanence.

Colonne C : Un troisième élément commun à ces initiations que j'ai étudié, c'est la formation à la séduction. Dans ces sociétés traditionnelles, le célibat des était considéré comme une anomalie. Et puis, la polygamie étant permise, personne ne souhaitait être la deuxième ou la troisième femme : il fallait donc se battre pour attrapper un mari avant les autres compagnes de son âge. Et si on avait la malchance d'être la deuxième ou la cinquième épouse, il fallait chercher un moyen pour être la préférée du mari polygame. La concurrence féminine était donc un véritable casse-tête et c'est pour cela que les grands-mères et les mères faisaient tout pour que leurs filles soient expertes en séduction : c'était une question de survie. Donc dans ces initiations, on apprend aussi des techniques pour « dépasser » les autres femmes, spécialement par les soins donnés à la poitrine, au bassin et dans la démarche. En fait, il faut savoir faire sa propre publicité.

Colonne D : L'adolescente en initiation reçoit les soins de beauté en usage dans son ethnie : bains d'huile, chirurgie esthétique des dents, tatouages esthétiques, belles tresses, beaux pagnes, etc. Cela fait que l'adolescente qui sort de l'initiation est vraiment belle, des pieds à la tête. C'est pour cela que j'ai qualifié cela de « célébration de la beauté féminine », parce que c'est la beauté pour la beauté..

Colonne E : Un cinquième élément commun à tous ces rituels c'est la fête : à la fin de l'initiation, quelque soit sa durée, il y a une grande fête dans le village, ou les nouvelles initiées sont accueillies et mises en valeur.

Voyons maintenant les différences.

Colonne G : Parmi les différences, on note d'abord ce que j'appelle des "pratiques à effet aphrodisiaque" pour l'homme. Ces pratiques sont encore dictées par le contexte de concurrence féminine, où on apprend à la jeune fille que pour survivre à cette concurrence, il faut savoir faire sa propre publicité, en donnant la priorité au plaisir de l'homme. Parmi ces pratiques, il y a tout d'abord l'apprentissage à une certaine performance dans les relations sexuelles. Cette performance peut se situer au niveau de la voix (paroles, gémissements, etc.) qui a un effet excitant pour l'homme et on appelle cela « langage au lit ». Cette performance peut aussi se situer au niveau des gestes et on appelle cela « danse au lit » (bed dancing). Certaines ethnies vont plus loin, en faisant que ce soit le corps même de la femme qui soit une excitation permanente, au lieu qu'elle soit obligée de « danser » à chaque fois : on fait carrément une petite opération sur le sexe de la jeune fille qui consiste à étirer les petites ou les grandes lèvres, de manière à ce qu'elles aient un effet aphrodisiaque pour l'homme. On le fait avec des massages, en se servant des huiles ou des herbes. Je note en passant que ces technique sont aujourd'hui mondialisées : pendant que beaucoup d'ONG luttent pour leur

disparition en Afrique (à cause des effets néfastes pour la santé physique et psychique de la femme), les commerçants ont récupéré les « recettes » de ces techniques et les vendent jusque sur Internet !

Colonne H : Un troisième élément qu'on ne trouve pas dans toutes les ethnies est le fait de faire une petite chirurgie sur le sexe de la femme, avec l'objectif clair de contrôler socialement la sexualité de la femme, pour que son sexe serve seulement à la reproduction, au plaisir de l'homme et à rien d'autre. J'ai signalé ici la chirurgie qui consiste à couper le clitoris (avec des moyens de bord car l'Afrique traditionnelle n'avait pas les techniques médicales d'aujourd'hui !). On l'appelle en médecine la clitoridectomie (ou circoncision féminine), et le mot existe en médecine occidentale car cette chirurgie y a été pratiquée dans le passé pour soigner certaines femmes qui avaient des maladies mentales. D'après certains anthropologues et historiens, on trouve cette pratique dans la Rome antique, la Grèce antique et certains pays d'Asie. Le principe ici c'est qu'on enlève à la femme la partie la plus sensuelle de son sexe. Il existe deux types de clitoridectomie dans les initiations africaines traditionnelles : d'un côté une forme simple, où on enlève seulement le bout du clitoris (en utilisant la même méthode que pour la circoncision des garçons) ; de l'autre côté une forme élargie, où on enlève l'entièreté du clitoris, et parfois on enlève en même temps les petites lèvres. C'était une opération très dangereuse à cause de l'absence d'anesthésie et des conditions d'hygiène, et des jeunes filles pouvaient en mourir.

A côté de cette petite chirurgie sur le clitoris, il existe une autre chirurgie, qui a le même objectif de contrôler socialement la sexualité de la femme. Il s'agit de fermer son sexe, en cousant les deux lèvres, et on appelle cela en français l'infibulation. Le mot existe en français parce que cette pratique a existé en Europe, spécialement à l'époque des croisades, où les hommes mettaient un appareil muni d'un cadenas au sexe de leur épouse et cet appareil était appelé « ceinture de chasteté ». Dans l'Afrique traditionnelle il a existé deux sortes d'infibulation. La première sorte est l'infibulation partielle où on enlève le clitoris et les petites lèvres, puis on coud ensemble les 2/3 des grandes lèvres. Les relations sexuelles (très douloureuses) et la grossesse sont possibles, mais on doit ouvrir cette couture avant l'accouchement. La deuxième sorte est l'infibulation large, où on enlève le clitoris et les petites lèvres, puis on coud ensemble l'entièreté grandes lèvres en laissant seulement deux trous pour l'urine et les règles. Ici, les relations sexuelles sont impossibles. Notons en passant que dans ces mêmes ethnies, il a existé en Afrique traditionnelle une fibulation pour des hommes qui ne savaient pas se contenir, et elle consistait à ramener le prépuce sur le gland.

Colonne I : Comme nous l'avons vu au tout début, les initiations comportent toujours

un moment d'épreuves. Dans certaines ethnies, la grande épreuve était de subir la chirurgie génitale sans anesthésie, sans crier et sans mourir, en préparation de l'épreuve du premier accouchement. Et c'est cela qui faisait que celles qui avaient survécu à cette épreuve avaient un complexe de supériorité par rapport aux filles qui n'avaient pas vécu l'initiation. Et leur orgueil servait de « publicité » permanente.

Rituel à la puberté : passage au monde des adultes en Afrique traditionnelle								
A	B	C	D	E	F	G	H	I
Culture générale : instructions	Gestion des sécrétions	Gestion concurrence féminine	Célébration beauté féminine	Fin	Nom rituel d'initiation / ethnie et pays	Pratiques à effet aphrodisiaque	Chirurgie génitale pour gérer socialement la sexualité de la femme	Epreuve d'endurance
CE QUI EST COMMUN		CE QUI EST DIFFÉRENT						
Connaissances générales approfondies pour « réussir » les relations définies par la société : 1. Instruction sur certaines connaissances de l'histoire de l'ethnie ou du fonctionnement de la nature jugées indispensables (ex ; symbolisme des emblèmes sacrés chez les Bemba parce que c'est un système matrilineaire ; rythme spécial du tambour et mélodes secrètes entre femmes au Zimbabwe et au Ghana ; peinture et danse acrobatique dans la région du Zambèze. 2. Formation au savoir-vivre pour une ménagère : perfectionnement de l'art culinaire, des méthodes d'accueil, du langage en public, etc.	Techniques de toilette intime.	Formation à la séduction comme outil de réussite dans la concurrence avec les autres femmes (pour « attraper » les hommes) : soigner la poitrine, hanches, démarche.	Soins de beauté intensifs : bains d'huiles spéciales, chirurgie esthétique des dents dans certaines ethnies, tatouages dans certaines ethnies. « Prise de pagne » et permission de certaines tresses dans certaines ethnies	Grande fête	Chinamwali (en Zambie). Kikumbi (Yombe et Hoyo en RD Congo).	Entraînement : « danse au lit » Entraînement : « langage au lit »		Affronter le feu
					Chisungu (Bemba en Zambie)	Chirurgie : étirement des lèvres		
					Gukuna et misuti (Rwanda et RDCongo (Kivu, Katanga, Kasai)	Opération : étirement des lèvres		
					Musevhetho, Vhukomba & domba (ethnies Tshivenda et Bapedi : Zimbabwe, Lesotho et Afrique du Sud).	Opération : étirement des lèvres	Chirurgie : clitoridectomie	Chirurgie génitale sans anesthésie

II. Comment ces expériences peuvent-elles questionner les femmes du 21^{ème} siècle que nous sommes ?

Je finis en partageant avec vous des questions qui ont surgi en moi, en tant que personne vivant au 21^{ème} siècle et n'ayant pas expérimenté ces initiations.

Question 1. Les initiations que j'ai présentées ici touchent des réalités fondamentales de l'intimité féminine : la gestion des sécrétions vaginales, la réussite dans la vie intime du

coupe, la concurrence avec les autres femmes. Chacune d'entre nous ici peut réfléchir à son expérience. Qui l'avait initié : sa maman, des amies, des livres ? Dans le monde d'aujourd'hui, a-t-on besoin d'être initiée pour la gestion de ces réalités fondamentales ? Comment s'aider les unes les autres à gérer correctement ces choses intimes ?

Question 2 : Toutes ces initiations partent d'une définition de la féminité, et il y a ici une certaine complicité des femmes à la perpétuation, de génération en génération, de l'image de la femme qui est véhiculée dans ces initiations. Le rôle dans lequel on introduit les jeunes filles est défini par la société : être une ménagère, mettre au monde des enfants et satisfaire sa belle-famille et son mari. Qui transmettent cette manière de comprendre ? Ce sont les mères à leurs filles, les grands-mères à leurs petites filles. Lorsqu'une fille ou sa famille refuse d'entrer dans ce rôle ou de refuser l'initiation, les autres femmes se moquent d'elle et lui fait pression. Quelle est notre définition à nous de la féminité aujourd'hui ? Est-elle unique ou plurielle ? Qui la propose et au nom de quelle autorité ? Faut-il une définition unique ou plurielle ? Au nom de quoi ?

Question 3 : On a vu dans ces initiations l'importance de passer par une épreuve imposée par la société, pour éprouver l'endurance et comme passage obligatoire d'une étape à une autre de sa vie. Aujourd'hui, dans le monde entier, les milieux des jeunes et des adultes expérimentent des épreuves à des grands moments de changement de statut de vie. Je prends par exemple un rite qui est décrit dans le livre de Martine SEGALLEN, *Rites et rituels contemporains*. Armand Colin, 2005 et 2009 : la « fête de l'enterrement de vie de jeune fille ou de garçon ». On trouve quelques expériences sur Internet. Ici, ce sont les amies de la même génération qui organisent l'épreuve de passage. Ces expériences montrent qu'une société ne peut vivre sans rites de passage. Quels besoins de rites nouveaux éprouvons-nous en ce 21^{ème} siècle ? Devons-nous subir les anciens et nouveaux rites que nos sociétés nous imposent ou pouvons-nous les changer et les renouveler selon nos propres visions ?

Je vous remercie. Josée Ngalula